

LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE

par

Saint-Louis de Grenade

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione.
Marie se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes de Judée.
Luc. I, 39.



L'ange Gabriel ayant été envoyé de Dieu vers la très-pure vierge Marie, pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu et le règne de Jésus-Christ, lui exposa en ces ternies l'objet de son message: « Voici, dit-il, que vous concevrez dans votre sein, et que vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus, etc. » Marie qui, dès l'âge le plus tendre, avait consacré à Dieu sa virginité, répondit à l'envoyé céleste: « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? » Alors l'ange lui apprit que ce prodige admirable s'accomplirait par la vertu du Saint-Esprit, et il confirma ce qu'il venait de dire par l'exemple d'Elisabeth, cousine de la sainte Vierge. Elisabeth, vieille et stérile, était néanmoins dans le sixième mois de sa grossesse, « parce que, dit l'ange, il n'y a rien d'impossible à Dieu, « Après avoir été instruite de cette nouvelle, « Marie, se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes de Judée, en une ville de la tribu de Juda; et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth (*Luc. I*). *Ave, Maria.*

« Marie, se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes de Judée. » Commençons, mes frères, par chercher la cause de cet empressement de Marie, et étendons-nous un peu

sur ce sujet. Il faut remarquer d'abord que, parmi les nombreux témoignages qui nous manifestent l'infinie bonté du Seigneur, il n'en est pas de plus frappant que l'attention de Dieu à unir ensemble la gloire de son nom et notre propre avantage, à ce point qu'il regarde comme plus glorieux pour lui ce qui est plus salutaire pour nous. C'est pour cette raison que l'Église, dans l'hymne célèbre dont les anges ont chanté le commencement, dit à Dieu, entre autres louanges: Nous vous rendons *grâces* pour votre grande gloire. Quel est ce nouveau genre de reconnaissance? Les hommes ordinairement rendent grâces des bienfaits qu'ils ont reçus, afin de témoigner leur gratitude; quant à la gloire, à l'illustration attachée à un nom, ils la célèbrent, l'exaltent, mais elle n'est pas l'objet de leur reconnaissance. Comment donc la propriété naturelle des termes est-elle ici conservée? Par la raison que la gloire de Dieu ne brille nulle part avec autant d'éclat que dans les bienfaits magnifiques dont il comble le genre humain. Oui, c'est sa gloire, sa très-grande gloire, de rappeler les hommes de la mort à la vie, et de les enrichir de ses dons les plus précieux. Lui-même nous le déclare ouvertement par la bouche de son Prophète: « J'éloignerai, dit-il, ma fureur de vous, à cause de mon nom; et, pour ma gloire, je vous retiendrai comme avec un frein, de peur que vous ne périissiez (*Isa. XLVII, 9*). » Ainsi, vous l'entendez, c'est pour manifester la gloire de son nom, que Dieu arrache aux crimes et à la mort un peuple de pécheurs, qui se précipitent dans toutes sortes de vices avec une ardeur effrénée. L'apôtre saint Paul exprime la même vérité dans les paroles suivantes: « Tous ont péché, et ont besoin de la gloire de Dieu, » *Rom. III, 23*, c'est-à-dire, tous ont besoin que Dieu leur découvre la gloire de sa tendresse et de sa miséricorde, en leur remettant gratuitement leurs péchés. « Le Seigneur vous attend, dit encore le prophète Isaïe, afin de vous faire miséricorde, et il signalera sa gloire en vous pardonnant (*Isa. XXX, 18*). » Dans l'admirable et sublime psaume où le roi David chante le règne et l'empire de Jésus-Christ, il ne fait point consister la gloire de cet empire et des conquêtes du Messie dans la force des armes ni dans la puissance qui a été donnée à Jésus-Christ au ciel et sur la terre, mais dans la conversion de tous les peuples renonçant au culte abominable des idoles pour honorer le seul vrai Dieu et embrasser les lois de sa sainte religion. « Les Ethiopiens, dit-il, se prosterneront devant lui, et ses ennemis baiseront la terre. » *Coram illo procident Aethiopes, et inimici ejus terram lingent* (*Ps. LXXI, 9*). Baiser la terre, signifie la même chose que



adorer, témoigner son respect. Les Asiatiques observent cet usage, et, lorsqu'ils se présentent devant leur roi, ils ne manquent pas de baiser la terre en signe de respect. Les Sarrasins pratiquent encore aujourd'hui le même cérémonial. Le Prophète royal a voulu marquer par là qu'un jour viendrait où les idolâtres, qui étaient les ennemis déclarés de Jésus-Christ, qui persécutaient son Eglise, qui travaillaient de tous leurs efforts à renverser son royaume, seraient appelés à être ses serviteurs et ses amis, et, oubliant, leurs fureurs impies, se soumettraient pleinement à son empire. C'est ce que Dieu le Père dit à son Fils dans ce passage d'un autre psaume: « Régné au milieu de vos ennemis, » (Ps. CIX, 2), en appelant à l'obéissance et au bienfait de votre grâce ces hommes jusque-là vos ennemis et vos persécuteurs.



Être ennemi de Dieu, de ce maître souverain de toutes choses, sans la volonté duquel nous ne pouvons pas même respirer, quoi de plus malheureux! Voir l'homme, créé à l'image de Dieu, méconnaître sa dignité jusqu'à se prosterner devant des monstres horribles, devant la pierre, le bois, devant même des oignons, comme faisaient les Egyptiens, se peut-il rien de plus honteux et de plus misérable? Quoi de plus heureux, au contraire, que de connaître le vrai Dieu, que de devenir son ami, bien plus, son enfant et par conséquent l'héritier de son royaume? Or, c'est à nous procurer cette incomparable félicité, que Jésus-Christ a mis la gloire de son nom et de son règne, de sorte que nous avons tous raison de dire avec l'Eglise: Nous vous rendons grâces, à cause de votre grande gloire, parce que votre gloire, c'est notre salut et notre rédemption. Mais qu'est-ce à dire? La grande gloire de Dieu n'est-elle pas d'avoir créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils

renferment? Mais, dites-moi, pour quel usage, pour qui toutes ces choses ont-elles été faites? A-t-il besoin du soleil, de la lune et des autres astres, Celui qui habite une lumière inaccessible? (I Tim.4 6). A-t-il besoin pour se nourrir des fruits de la terre ou de la chair des animaux, Celui qui est à lui-même un aliment éternel, inépuisable? A qui donc servent les astres du ciel et toutes les créatures qui sont sur la terre, sinon à l'homme? Il y a néanmoins pour la bonté de Dieu une gloire incomparablement plus grande: c'est de s'être revêtu de notre humanité et d'avoir enduré le supplice de la croix. Mais quel est le fruit de cette gloire? N'est-ce pas le salut de l'homme? Nous n'en saurions douter. Le Seigneur lui-même nous l'atteste par son Prophète: « J'établirai, dit-il, le salut dans Sion et ma gloire dans Israël. » *Dabo in Sion salutem, et in Israel gloriam meam* (Isa. XLVI, 43). Quelle est, Seigneur, cette gloire que vous avez manifestée dans Israël? N'est-ce pas au milieu d'Israël que vous avez été garrotté, couverts de crachats, moqué, frappé de verges et attaché ignominieusement au gibet entre deux voleurs? Mais je comprends; avoir daigné souffrir de si cruels supplices pour faire passer des ténèbres épaisses du crime et de l'impiété à la lumière éclatante de la vertu et de la piété les hommes que vous aimiez d'un ardent amour, voilà votre gloire, voilà le triomphe de votre miséricorde et de votre bonté, et jamais cette gloire ne s'était révélée par une œuvre aussi admirable. Cette œuvre, en effet, est pour nous une source de salut d'autant plus féconde, que la gloire de la bonté divine s'y manifeste avec plus d'éclat. Ainsi donc la gloire de Dieu et notre salut sont étroitement unis, selon que le Seigneur nous le déclare lui-même: « J'établirai, dit-il, le salut dans Sion et ma gloire dans Israël. »

Ceci posé, il nous sera maintenant facile de comprendre la cause de l'empressement de la sainte Vierge à se rendre auprès de sa cousine. Puisque Dieu met sa gloire à procurer

notre salut, il s'ensuit qu'il a le plus vif désir de notre salut et de sa gloire; par conséquent il ne faut pas nous étonner que Marie, poussée par le divin enfant qu'elle portait dans son sein, se soit mise en chemin avec une si grande hâte, afin que le fils d'Elisabeth fût sanctifié, purifié du péché originel, et rempli du Saint-Esprit. Nous pouvons aisément reconnaître dans cette démarche le zèle de Dieu pour notre salut, son ardente charité et sa bonté infinie envers le genre humain. Chose digne de remarque: le Seigneur ne vient point à l'homme

du même pas, lorsqu'il s'agit de le châtier ou de lui faire du bien. Ainsi, quand il vint vers nos premiers parents, pour les punir de leur désobéissance, la sainte Ecriture nous dit qu'il s'approcha d'eux en se promenant après-midi, à l'heure où s'élève un vent frais et doux (*Gen. III, 8*). » Que faut-il entendre par là, sinon que le Seigneur tempère l'ardeur de sa colère par la douceur de sa clémence, et que, lorsqu'il vient pour se venger des coupables, il s'avance, non d'un pas rapide et précipité, mais avec lenteur et comme malgré lui? Comment vient-il, au contraire, quand il est question d'apporter aux hommes le salut? « Il s'élançe pour courir comme un géant dans sa carrière » (*Ps. XVIII, 6*). La raison de cette différence est que, là il vient pour juger, ici pour faire miséricorde; là pour frapper, ici pour guérir; là pour chasser l'homme du paradis, ici pour faire de l'homme son paradis de délices. Si donc, d'une part, il montre une sorte de froideur, et de l'autre, une ardeur si vive; si, dans le premier cas, il s'avance d'un pas



tardif, et dans l'autre, d'une course impétueuse, c'est pour nous marquer sa lenteur à punir et sa promptitude et son empressement à nous sauver. N'est-ce pas cet empressement de notre Dieu et son zèle pour notre salut, que l'Épouse des Cantiques voyait en esprit, lorsqu'elle disait: « Voici mon bien-aimé qui vient sautant par-dessus les montagnes, franchissant les collines. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil et au faon de la biche? » *Ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles; similis est dilectus meus capreae, hinnuloque cervorum* (Cant. II, 8). Pourquoi le feu s'élève-t-il dans les airs, et la pierre retombe-t-elle sur la terre? La raison en est dans la légèreté de l'un et la pesanteur de l'autre; car c'est une loi de la nature, que les corps légers tendent à s'élever, tandis que les corps pesant tendent à descendre. Or, il est mille fois plus selon la nature du souverain bien, d'épancher sa bonté, de répandre partout ses bienfaits et de se communiquer lui-même à ses créatures, selon leur nature et leur capacité. On ne peut dire combien cette considération touche les âmes pieuses, quel appui elle donne à leur espérance, quelle admiration et quel amour de la bonté divine elle excite en elles. Ne soyons donc pas surpris de voir Marie, poussée par le divin enfant qu'elle portait dans ses chastes entrailles, se

rendre en toute hâte vers sa cousine, pour que Jean-Baptiste fût sanctifié dans le sein de sa mère. Il lui tardait que le fils d'Elisabeth fût délivré du péché originel. Être affranchi du péché! Pensez-vous, mes frères, que ce soit là une chose de peu d'importance? Parmi les hommes à qui la divine lumière de la foi a montré toute la difformité du péché, il n'en est pas un seul qui n'aimât mieux, s'il avait à choisir, brûler pendant mille ans dans le feu le plus ardent, que de rester seulement une heure dans l'état du péché. Pourquoi les saints martyrs ont-ils enduré avec un courage et une constance inébranlables toutes sortes de cruelles tortures? Pourquoi ont-ils affronté les bûchers et les roues, se sont-ils élancés d'eux-mêmes dans des chaudières bouillantes, ont-ils bravé les ongles de fer et les chevalets, sinon pour éviter, ne fût-ce que pendant le court espace d'une heure, la hideuse souillure du péché? Ils connaissaient bien toute la vertu de la pénitence et l'infinie miséricorde du Seigneur qui, d'un regard plein d'ineffable tendresse, fit entrer dans le coeur de Pierre le pardon avec le repentir; ils savaient bien qu'ils pouvaient, eux aussi, dans une semblable défaillance, espérer en la clémence divine. Et pourtant, ils aimèrent mieux souffrir tous les supplices que de demeurer un instant sous le joug du péché. Voilà ce qu'ont pensé de la laideur du péché les hommes que la lumière divine éclairait. Mais nous, enveloppés dans la nuit épaisse des ténèbres de l'Egypte, nous ne voyons pas l'horrible difformité du péché; aussi nous regardons comme peu de chose de rester dans le péché pendant des années entières. Un jour viendra pourtant où le châtiment ouvrira les yeux qu'une coupable indifférence tient aujourd'hui fermés; prions Dieu, mes frères, de ne point avoir à reconnaître alors, mais en vain, combien le péché est un monstre exécrationnel.

On dira peut-être: Puisque le Seigneur met tant d'empressement à venir vers celui qu'il avait choisi pour son précurseur, afin de l'arracher au joug du péché, de le remplir de l'Esprit-Saint et de le préparer ainsi à sa mission, pourquoi a-t-il attendu le sixième mois de la grossesse d'Élisabeth? Que n'a-t-il effacé le péché de Jean-Baptiste aussitôt après la conception de celui-ci? Sa présence corporelle était-elle nécessaire pour cet effet? Ne loue-t-on pas le centenaire de sa foi, parce qu'il a cru que notre Seigneur couvait, sans se déplacer, guérir son serviteur, tandis que l'officier dont le fils était malade à Capharnaüm est blâmé de n'avoir pas eu la même confiance? L'évangéliste saint Jean me paraît avoir donné la raison qui répond à cette objection, lorsqu'il a dit: « Le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. » *Il ondum erat Spiritus datus, quia Jesus nondum erat glorificatus.* Joan. VII, 39. Dieu, dans le dessein de nous montrer clairement que tous les biens nous viennent par les mérites de Jésus-Christ, n'a pas voulu



répandre sur les hommes l'abondance des dons de l'Esprit-Saint, avant que Jésus-Christ n'eût consommé sur l'autel de la croix le sacrifice qu'il offrit à son Père éternel pour le genre humain. « C'est en Jésus-Christ, dit l'Apôtre, que nous avons été comblés de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel, » (*Ephes. I, 3*); c'est à lui qu'il faut rapporter tout ce que nous avons reçu. De même donc que Dieu le Père n'a pas voulu conférer aux hommes les dons admirables de l'Esprit Saint, avant la mort de son divin Fils, ainsi a-t-il différé la sanctification de Jean-Baptiste, jusqu'à la venue et la visite du Sauveur, afin que nous reconnaissions que c'est Jésus qui est l'auteur de ce bienfait et de cette grâce signalée. Cette conduite de Dieu, mes frères, doit nous apprendre et nous convaincre que tous les biens que nous avons reçus de lui, tout ce qui nous excite à la pratique du bien et nous détourne du mal, toutes les grâces qui nous sont données ont leur source dans les plaies et les mérites de Jésus-Christ. Nous devons par conséquent l'aimer, le respecter et l'honorer comme l'auteur et le père de notre salut, et baiser mille fois avec tendresse ces plaies fécondes d'où l'abondance des dons célestes se répand sur nous.

Il faut remarquer ici que l'auteur de la sanctification de Jean-Baptiste était enfermé dans le sein de Marie, et que la très-sainte Vierge fut l'instrument vivant dont Dieu se servit pour opérer cette merveille. Les paroles d'Elisabeth l'expriment clairement: « Votre voix, dit-elle à Marie, n'a pas plus tôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée; que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. » En même temps que la voix de Marie frappait l'oreille de sa cousine, l'Esprit de Dieu pénétrait l'âme tout entière de l'enfant encore caché dans le sein maternel; et l'enrichissait des dons les plus admirables. Vous le voyez, mes frères, la voix, la salutation de Marie fut l'instrument dont Jésus se servit pour remplir Jean de l'Esprit-Saint. D'où il résulte évidemment qu'une grande partie des bienfaits que la libéralité divine répand sur les fidèles, leur est accordée par l'entremise de la sainte Vierge. Dieu le Père confère tous les biens aux hommes par son Fils; le Fils nous donne la plupart de ses grâces par sa mère. De même, dit saint Bernard, que le Fils est le médiateur entre nous et son Père, ainsi la mère est la médiatrice entre son Fils et nous, afin que tous ceux qui honorent le Fils, honorent aussi pour cette raison la mère, et s'efforcent de se la rendre propice par leurs pieuses supplications et leurs bonnes oeuvres. Voilà ce que je voulais vous dire au sujet de l'empressement de Marie à visiter sa cousine. Poursuivons.



La sainte Vierge étant entrée dans la maison d'Elisabeth, et l'ayant saluée avec douceur et affabilité, « l'enfant tressaillit dans le sein de sa mère, et Elisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint, et elle s'écria en élevant la voix: Vous êtes bénie entre les femmes, etc.» Ces paroles d'Élisabeth prouvent clairement qu'elle connaissait par une révélation divine, l'avènement du Sauveur, l'heureuse nouvelle de l'Évangile, et le mystère de l'Incarnation de notre Seigneur, ce mystère dont Paul disait: « J'ai reçu, moi qui suis le plus petit d'entre tous les saints, cette grâce d'annoncer aux Gentils les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ, et d'éclairer tous les hommes, en leur découvrant combien est admirable l'économie du mystère caché dès le commencement des siècles en Dieu, qui a créé toutes choses; afin que les principautés et les puissances, qui sont dans les cieux, connussent par l'Église la sagesse de Dieu si merveilleuse dans les différents ordres de sa conduite » (*Eph. III, 8*). Tous ces mystères que Paul avait appris dans le ciel, la bienheureuse Elisabeth en fut pleinement instruite par l'Esprit-Saint. Qui pourrait dire quelles furent alors son admiration, sa joie et l'ardeur de sa prière?



Il est certain que parmi les oeuvres de Dieu la connaissance de l'Évangile et le mystère de l'Incarnation de notre Seigneur tiennent le premier rang; mais combien les hommes sont diversement touchés de ces oeuvres de la bonté divine! Les méchants, ceux qui n'éprouvent aucun amour pour Dieu, ressemblent aux bois encore verts qui, loin de s'enflammer, éteignent le feu par l'humidité qu'ils dégagent. Les justes, au contraire, ceux qui nourrissent dans leurs cœurs quelque sentiment du divin amour, peuvent être comparés à la poudre et

au salpêtre qu'embrase soudain la plus petite étincelle; témoin ce compagnon du bienheureux saint François, qui avait une piété si affectueuse et si tendre, qu'il ne pouvait entendre parler du paradis sans être ravi en Dieu. On raconte aussi qu'un des solitaires de l'Égypte, nommé Sisoim, cherchait toujours l'endroit le plus écarté pour prier, et s'éloignait de la société des autres religieux, parce que, aussitôt qu'il se mettait en prières, ses mains s'élevaient à son insu vers le ciel en même temps que son esprit. Si la contemplation des oeuvres divines ravit ainsi les saints, que faut-il penser de la bienheureuse femme à qui furent révélés des prodiges dont la vue avait été jusque-là cachée à tous les saints? Quels sentiments n'excita point dans son coeur la connaissance de ces ineffables merveilles, alors surtout qu'elle était occupée à considérer en elle-même l'oeuvre mystérieuse de Dieu qui l'avait rendue féconde, malgré sa stérilité et son grand âge! Elle n'ignorait pas que le Seigneur était l'auteur de ce miracle et de ce bienfait, elle qui, se déroband par pudeur aux regards des hommes pendant quelques mois, disait: « C'est là la grâce que le Seigneur m'a faite en ces jours où il m'a regardée pour me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes. » *Quia sic fecit mihi Dominus in diebus, quibus respexit auferre opprobrium meum inter homiNes* (Luc. I, 25). Quels ne furent donc pas et sa foi et son étonnement, lorsque le Saint-Esprit lui découvrit l'oeuvre magnifique; l'oeuvre par excellence de la puissance divine! Il est dit de ceux qui virent ce mendiant, boiteux depuis sa naissance (dont parlent les Actes des apôtres), se redresser et marcher à la voix de Pierre, qu'ils furent remplis d'admiration et tout stupéfaits; comment exprimer ce que ressentit Elisabeth qui d'un seul regard vit des merveilles tellement sublimes que devant elles s'effacent tous les miracles que Dieu a opérés depuis l'origine du monde, comme les ombres de la nuit s'évanouissent à l'approche du soleil. Et parce que, comme dit Aristote, à l'admiration se trouve unie la joie, Elisabeth fut, en ce jour, remplie de joie autant que d'admiration. Quelle joie, en effet, dut lui inspirer, non-seulement la présence de la très-sainte Vierge, mais l'allégresse de son fils tressaillant dans son sein! L'enfant rempli de l'Esprit-Saint en remplit sa mère; il la remplit également de la joie dont lui-même était comblé. Comment n'eût-elle pas été inondée de joie, lorsque, au dehors et au dedans d'elle-même, elle ne trouvait que des motifs de se réjouir? Elle recevait dans sa maison le Roi et la Reine des cieux; elle sentait son enfant, rempli de l'Esprit-Saint, s'agiter dans ses entrailles. Tel est, mes frères, le délicieux festin auquel le Seigneur convie ses amis les plus chers; tel est le nectar exquis dont il les alimente et les reconforte, en attendant qu'il les fasse asseoir au banquet céleste qu'il leur promet, lorsqu'il dit: « Je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous buviez et mangiez à ma table dans mon royaume. » *Ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibalis super mensam meam in regno meo* (Luc. XXII 29). Ce sont là, Seigneur Jésus, les prodiges, les bienfaits et les consolations ineffables dont vous favorisez vos amis, c'est-à-dire, ceux qui ont renoncé pour vous à tous les plaisirs du monde; ce sont là les honneurs dont vous comblez ceux qui pour vous ont méprisé tous les honneurs du siècle; les richesses que vous prodiguez à ceux qui nous ont suivi leur Rédempteur nu sur sa croix: biens inestimables, que ceux-là seulement goûtent dans toute leur plénitude, qui vous aiment d'un ardent amour. Mais il est temps d'en venir au fils d'Élisabeth, à Jean-Baptiste, dont sa mère disait à Marie: « Dès que votre voix a frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. »



Cet enfant était, comme tous les autres enfants, souillé du péché originel, ennemi de Dieu et privé de sa grâce. Par un privilège éclatant de la bonté divine, il fut, antérieurement à tout mérite, purifié de son péché, rempli de l'Esprit-Saint, éclairé de la lumière de la foi, et embrasé d'un si ardent amour pour son Rédempteur, qu'il s'agitait dans le sein maternel, comme s'il voulait sortir de cette étroite prison pour aller à la rencontre de son Sauveur. La joie qui le faisait ainsi tressaillir était accompagnée d'une foi et d'une charité si vives, que l'on peut dire qu'il fut en ce moment doué de l'usage de la raison et de l'intelligence. Il reconnut son Sauveur, et lui exprimant, autant qu'il pouvait le faire, son amour et sa gratitude il semblait lui dire par ce tressaillement: Quelle miséricorde et quelle bonté de votre part, Seigneur, de daigner me choisir seul entre tant

d'autres enfants enfermés comme moi dans le sein de leur mère, pour me visiter, m'honorer de votre présence, me purifier de la tache commune à tous les hommes, et me remplir de votre Esprit! Qu'avez-vous pu trouver en moi qui me distinguât des autres enfants? N'étais-je pas comme eux souillé de la faute originelle, comme eux enfant de colère et votre ennemi? Ah! c'est à votre seule bonté, à votre charité inépuisable que je suis redevable d'une aussi grande faveur. Que dire ici, mes frères? Comment louer et célébrer dignement cet acte de la libéralité divine? Quand nous voyons notre Sauveur, venant en ce monde pour ouvrir aux hommes les trésors de sa miséricorde, enrichir des dons du Saint-Esprit cet enfant qu'aucun mérite ne distinguait à ses yeux, que ne devons-nous pas espérer et nous promettre de la miséricorde et de l'infinie charité de Jésus-Christ? De même que, lorsqu'il sertit de ce monde, il montra jusqu'où allait la vertu de sa passion, en sauvant le bon larron qu'il introduisit parmi les chœurs des anges; ainsi à son entrée en ce monde, il découvre par cette faveur singulière accordée à son Précurseur les secours qu'il apporte avec lui pour opérer le salut des hommes. Que ne doit pas espérer le juste, lorsqu'un pécheur a obtenu une si grande grâce; quels biens le Sauveur ne répandra-t-il pas sur ceux qui le cherchent avec empressement, lui qui offre de tels bienfaits à celui qui ne les sollicitait pas; quelles faveurs ne confèrera-t-il pas à ceux qui s'en rendent dignes, lui si généreux à l'égard d'un enfant que ne recommandait aucun mérite? En le comblant ainsi gratuitement de ses dons, il nous invite donc tous à l'espérance. Pourrait-il, en effet, refuser quelque chose à qui l'aime, l'honore fidèlement et obéit à ses lois, ce Jésus si libéral envers celui qui ne se connaissait pas encore lui-même? Cette espérance est singulièrement affermie par le genre de mort que notre Seigneur a daigné choisir pour nous racheter. Il a voulu que tous ses membres fussent brisés dans son supplice; il a voulu être attaché à un gibet, pour qu'on ne pût douter que dans cet état, garrotté de liens, faible et sans défense, il est tout entier à la discrétion de ceux qui le cherchent, le désirent, et souhaitent l'embrasser et le posséder. Comment pourrait-il leur résister, lorsque les tortures ont brisé son corps et ont épuisé ses forces? Comment pourrait-il échapper à ceux qui accourent vers lui, lorsque ses pieds sont cloués à la croix? Comment pourrait-il écarter ceux qui veulent l'embrasser, lorsque ses mains sont si étroitement liées, qu'il ne peut plus en quelque sorte disposer de lui-même? Il n'est personne, si faible qu'il soit, qui ne puisse retenir entre ses bras ce Jésus réduit pour nous à une telle impuissance. Si donc, mon frère, tu veux exciter dans ton coeur un vif amour, de fervents désirs, la haine de ta vie passée, il te sera facile de te rendre maître de Celui que la grandeur de son amour pour toi, son ardent désir de ton salut, sa haine de ta vie souillée de péchés ont accablé d'innombrables souffrances. Toutes les vertus que nous pouvons pratiquer sont propres, sans doute, à nous gagner son coeur, mais c'est surtout par les liens de l'amour qu'il se laisse prendre. N'est-ce pas l'amour qui l'a fait venir vers nous? L'amour par conséquent doit aussi nous conduire à lui. Suivant la remarque de l'abbé Gueric, l'Épouse des Cantiques a dit que « l'amour est fort comme la mort, » parce que celui qui aime vraiment, affronte volontiers la mort pour l'objet aimé; mais ici cet amour est plus fort que la mort même, puisque, non-seulement il a poussé l'auteur de la vie à souffrir la mort, mais il l'a tellement soumis et captivé que, quelque irrité que le Seigneur



soit contre les hommes, il cède à l'amour, il se laisse prendre par l'amour, il présente à l'amour ses mains enchaînées. Nous en avons un touchant exemple dans cette femme pécheresse au sujet de laquelle notre Seigneur lui-même déclare dans l'Évangile, que « beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » *Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum* (Luc. VII, 47).



Il faut remarquer en outre que Jean-Baptiste, dans « le sein de sa mère, honora la présence de la divine Majesté, non-seulement par la joie de son cœur, mais aussi par le mouvement de son corps. L'intelligence de cet enfant fut d'abord éclairée des lumières de l'Esprit-Saint dont il était rempli; puis sa volonté fut embrasée des feux du divin amour, et cet amour pénétrant jusqu'aux facultés inférieures de l'âme, excita dans son cœur une joie qui fit tressaillir ses membres à peine formés, de sorte que, avant de naître, il pouvait dire avec le Prophète: « Mon cœur et ma chair ont tressailli d'amour pour le Dieu vivant » (*Ps. LXXXIII, 3*). Apprenons de cet exemple, mes frères, à ne pas nous contenter d'honorer Dieu intérieurement, mais à pratiquer, en vue de lui plaire, des actes extérieurs de charité et de complaisance à l'égard du prochain. Il est des hommes qui se portent volontiers aux exercices spirituels, mais qui ne mettent que fort peu d'empressement à rendre à leurs frères les bons offices que la charité réclame si souvent. Qu'ils méditent, ces hommes, les paroles suivantes de saint Grégoire.

L'amour de Dieu n'est jamais oisif; il opère de grandes choses quand il existe; mais s'il refuse d'agir, ce n'est pas l'amour. De même que le feu enfermé dans un épais nuage, s'agite avec impatience jusqu'à ce qu'enfin ayant trouvé une issue par où il puisse s'élever dans les régions supérieures, il s'échappe de sa prison en brillants éclairs et avec un grand bruit; de même, quand le feu de la charité brûle dans un cœur, il ne peut y rester captif; mais il s'échappe et se répand en oeuvres de miséricorde, qui manifestent au dehors la flamme intérieure qui les produit. Toute charité qui ne fait pas ainsi, doit nous être suspecte, et ceux qui se flattent d'avoir la charité sans en exercer les oeuvres, doivent craindre que le Seigneur ne leur fasse, un jour, entendre cette parole: « Ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seulement y entrera, qui fait la volonté de mon Père. » *Non omnis qui dicit mihi: Domine, Domine, intrabit in regnum coelorum, sed qui facit voluntatem Patris mei* (Luc. VII, 21). Celui qui aime Dieu, doit aussi aimer son frère; mais, comme le dit saint Jean, il doit l'aimer « non en parole ni de bouche, mais par oeuvres et en vérité » (*I Jean. III, 18*).

C'est assez parler d'Elisabeth et de l'enfant qu'elle portait dans son sein; revenons maintenant à Marie. Ô bienheureuse Vierge, que répondiez-vous aux louanges magnifiques dont vous étiez l'objet? En présence de tant de miracles dont vos yeux étaient témoins, que pensiez-vous, que disiez-vous? « ô vous, qui habitez dans les jardins (ou plutôt qui êtes le jardin fermé, le paradis de délices dans lequel a été placé, non l'Adam terrestre, mais le céleste Adam), vos amis sont attentifs à écouter; faites-moi entendre votre voix » (*Cant. VIII, 13*), « car votre voix est douce, et votre visage est agréable » (*Ibid. II, 14*). Peut-on imaginer rien de plus suave, rien de plus magnifique pour célébrer

la grandeur du mystère opéré en Marie que les paroles qui s'échappèrent du coeur de cette très-sainte Vierge, inspirée par l'Esprit de Dieu: « Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur; ou dans la langue hébraïque: en Jésus mon Dieu? » Voilà bien le cantique tant de fois et si longtemps demandé aux hommes par les prophètes, le cantique mystérieux que jusqu'alors nul n'avait chanté. « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, disait David, chantez au Seigneur dans toute la terre » (XCV, 1). « Chantez au Seigneur, dit-il encore, un cantique nouveau, parce qu'il a fait des prodiges » (XCVII, 4). Que dites-vous, prophète? Quelle sorte de cantique nouveau et jusqu'à ce jour inconnu aux oreilles des mortels, nous demandez-vous? Est-ce que de saintes femmes, d'intrépides héroïnes n'ont pas chanté de nombreux cantiques à la gloire du Seigneur? Il est vrai, mais aucun n'était nouveau de ces chants dans lesquels elles remerciaient Dieu de ses bienfaits. Tels furent les cantiques d'Anne, mère de Samuel, de Marie, sœur de Moïse, de Déborah et de Judith après leurs victoires. Un bienfait plus grand était réservé aux hommes, un bienfait qui renfermait le salut, non plus d'un peuple, mais de tous les peuples, de toutes les nations et de toutes les contrées du monde, un bienfait qui par son éclat devait obscurcir tous ceux qui l'avaient précédé, comme le Seigneur le déclare lui-même dans ces paroles du prophète Isaïe: « Ne vous souvenez plus des choses passées; ne considérez plus ce qui s'est fait autrefois; je vais faire des miracles tout nouveaux. » *Ne meminertis priorum, et antiqua ne intueamini. Ecce ego facio nova* (Isa. XLIII, 18). Un tel bienfait devait être célébré, non avec des dispositions communes et ordinaires, mais avec un esprit nouveau, avec une allégresse nouvelle, par des louanges et des actions de grâces inusitées jusqu'à ce jour, en un mot par un cantique tout nouveau, afin que



l'excellence du cantique répondit à la grandeur du bienfait. Mais il convenait également que la bouche qui devait faire entendre cet hymne fût digne de chanter un si grand mystère; c'est à Marie par conséquent que devait appartenir un tel honneur. Elle éleva donc la voix et dit: « Mon âme glorifie le Seigneur. » En entendant ce cantique, le ciel tressaille, la terre se réjouit, les enfers tremblent, les anges applaudissent, les démons sont vaincus.

Nous lisons dans les saints Livres que David mettait en fuite par ses chants le démon dont le roi Saül était obsédé. Ce fait présente quelque chose d'étrange et de mystérieux. N'est-il pas étonnant, en effet, qu'un chant apaise et mette en fuite « celui qui méprise le fer comme de la paille, celui pour lequel les pierres de la fronde sont comme de la paille sèche, et qui se rit des dards lancés contre lui? » (*Job. XLI, 18*). Mais quel chant opérera cette merveille, sinon celui d'un cœur pieux et reconnaissant, célébrant dans ses louanges le bienfait du salut et le triomphe du Rédempteur qui a renversé l'empire du démon et broyé sous l'arbre de la croix la tête de l'antique serpent? Satan avait vaincu l'homme au moyen d'un arbre; c'est par un arbre que l'homme à son tour l'a vaincu. Il ne faut donc pas être surpris qu'en entendant ce cantique, expression d'un cœur pénétré d'une pieuse gratitude, le démon s'enfuie. Voulez-vous, mes frères, repousser les assauts de ce dangereux ennemi? Prenez pour votre lyre l'arbre de la croix, et, sur cet instrument sacré, rendez grâces au Rédempteur du salut qu'il vous a mérité, et dites avec le Prophète: « J'invoquerai le Seigneur en chantant ses louanges, et il me sauvera de mes ennemis. » *Laudans inimeabo Dominum, et ab inimicis nids salvus ero, (Ps. XVII, 4)*; ou plutôt, répétez le cantique de Marie et dites avec elle: « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. »

La sainte Vierge mentionne dans ces paroles l'âme et l'esprit; il est donc utile de chercher quelle différence existe entre l'une et l'autre. Je crois que l'âme et l'esprit



désignent ici la même chose; mais comme l'Apôtre, dans la prière qu'il adresse à Dieu pour les fidèles, demande que tout ce qui est en eux, et l'esprit, et l'âme, et le corps se conservent sans tache (*I Thess. V, 23*), il faut bien reconnaître qu'il y a quelque différence entre l'âme et l'esprit. L'âme est la substance qui anime le corps, lui donne la vie, est en lui le principe de ses mouvements et de ses opérations. Cette âme a une faculté particulière en vertu de laquelle elle peut se distraire du corps et se tourner vers Dieu; lorsqu'elle exerce

cette faculté, elle s'appelle, à proprement parler, esprit. Une comparaison va rendre ceci plus intelligible. Quand on approche le feu d'une matière combustible, il s'attaque à cette matière, s'y applique tout entier, et, lorsqu'il lui a communiqué sa nature, il semble recueillir ses forces, abandonne l'objet qu'il a embrasé et s'élève dans sa sphère, plus pur et plus léger, ainsi que l'indiquent l'éclat, la forme et le mouvement de la flamme. De même l'âme se communique au corps qu'elle vivifie, et semble participer à sa nature matérielle, comme le feu enfermé dans le bois, contracte une certaine pesanteur. Mais quand elle se sépare en quelque sorte de la masse du corps, et que, soulevée par le souffle de l'Esprit de Dieu, elle se dégage des sens, alors, pur et simple esprit, elle s'élève sur les ailes de la charité dans les plus hautes régions. Cet esprit, si nous considérons la nature de l'homme, et si nous consultons les philosophes, est la pénétration de l'intelligence, à l'aide de laquelle l'âme arrive à la connaissance de Dieu. Lui-même nous a donné cette faculté céleste et en quelque sorte divine qui fait de notre âme l'image de Dieu; mais il ne nous l'a pas donnée pour la rabaisser jusqu'aux choses terrestres et méprisables. Le Créateur s'est proposé une fin beaucoup plus noble; il a voulu que nous nous servissions de cette faculté précieuse pour nous élever au-dessus du monde, pour pénétrer les secrets des cieux et devenir, en quelque sorte, semblables à ces esprits bienheureux qui sans cesse contemplant la beauté divine, et puisent dans cette contemplation d'inénarrables voluptés. Voilà pour quel usage nous a été donnée cette partie supérieure de l'âme que l'on appelle esprit. Par l'exercice de cette faculté nous devenons des êtres spirituels et divins; mais si nous suivons les instincts de la partie inférieure, nous nous rendons semblables aux brutes. Sénèque a exprimé cette pensée avec autant de sagesse que d'éloquence: « Si je ne pouvais m'élever, dit-il, à ces hautes conceptions, à quoi m'eût servi de naître? Pourquoi alors me féliciterais-je d'être du nombre des vivants? Pour filtrer des breuvages et digérer des aliments? Pour soigner ce débile et misérable corps qui périt dès que je cesse de le remplir? Pour jouer toute sa vie le rôle de garde-malade, et craindre la mort pour laquelle nous naissons tous? Otez-moi cette inestimable jouissance, l'existence vaut-elle que je m'épuise pour elle de fatigues et de sueurs? Oh! que l'homme est petit, tant qu'il ne s'élève pas au-dessus des choses de la terre! La plénitude et le comble du bonheur pour l'homme, c'est de fouler aux pieds tout mauvais désir, de s'élancer dans les cieux, et de pénétrer les replis les plus cachés de la nature. Avec quelle satisfaction, du milieu de ces astres où vole sa pensée, il se rit des mosaïques de nos riches et de notre terre avec tout son or; non pas seulement de celui qu'elle a rejeté de son sein et livré aux empreintes de notre monnaie, mais de celui qu'elle garde en ses flancs pour la cupidité des âges futurs. Dès que l'Âme aborde ces régions sublimes, elle s'y nourrit et s'y développe; elle est comme délivrée de ses fers et rendue à son origine. Elle reconnaît sa divinité à l'attrait qui l'emporte vers le ciel; loin qu'il soit



pour elle un monde étranger, elle y reconnaît sa patrie » (*Quaest. natur.* lib. 1).

Combien donc est déplorable le sort des hommes qui, au lieu d'appliquer à ces nobles fonctions la partie la plus excellente de leur être, en abusent de la manière la plus honteuse pour imaginer toutes sortes de moyens de satisfaire leur cupidité, leur paresse, leurs convoitises sensuelles, et la réduisent à n'être plus que l'humble esclave des désirs effrénés de la chair! Sans doute, l'homme peut, hélas! consacrer toutes les ressources de son intelligence à ces méprisables inventions de l'avarice et de la volupté; mais ce n'est pas pour cela que l'intelligence lui a été donnée. Un cuisinier peut bien nettoyer sa vaisselle avec les linges les plus fins; mais s'ensuit-il que ces tissus précieux aient été destinés à un tel



usage? Un exemple fera mieux ressortir encore l'indignité d'une pareille conduite. Supposons un enfant du sang royal, exposé dans les forêts et trouvé par des bergers qui l'emportent dans leurs cabanes et l'élèvent parmi eux. Cet enfant, malgré la noblesse de son origine et de son caractère, ne perdrait pas facilement la rusticité qu'il aurait contractée dans sa première éducation, et ses pensées, comme ses discours, n'auraient d'autre objet que les occupations de la vie champêtre. Mais si un jour quelqu'un lui révélait qu'il est du sang des rois, qu'il a été enlevé secrètement du palais de son père et abandonné dans les forêts, alors le jeune prince montrerait que ses sentiments sont conformes à sa haute naissance; il commencerait à rougir de la condition commune dans laquelle il a été contraint de vivre si longtemps, et ne penserait plus qu'à reconquérir son ancienne noblesse. Ainsi font, à la vérité, ceux qui, après avoir méconnu pendant de longues années leur dignité d'homme et de chrétien, commencent enfin à rougir de leurs désordres, et, sortant de l'état honteux dans lequel ils sont restés trop longtemps, embrassent un nouveau genre de vie. Mais, hélas! pourquoi faut-il que ces paroles frappent en vain vos oreilles? Qui pourra détacher le cœur de l'homme de son affection aux choses terrestres? « Tous, dit le Prophète, courent où leurs passions les emportent, comme un coursier qui s'élançe impétueusement au combat. » *Omnes conversi sunt ad cursum suum, quasi equus impetu vadens ad praelium* (Jer. VIII, 6). Entraînés par le double poids de la nature et du péché, que le prophète Zacharie compare à une masse de plomb (*Zach. V, 7*), ils penchent constamment vers la terre, ne pensent qu'à la terre, n'ont de désirs et d'ambition que pour la terre, enfin, pour employer le langage du Roi-Prophète, « ils ont résolu de tenir leurs yeux baissés vers la terre » (*Ps. XVI, 44*), comme s'ils n'avaient rien à attendre dans le ciel. Mais à son tour le Seigneur les repousse loin de lui, tant qu'ils vivent dans ce malheureux état, et les juge indignes d'être inscrits au nombre de ses serviteurs.

Nous lisons au livre des Juges que le peuple étant venu en un lieu où il y avait de l'eau, le Seigneur commanda à Gédéon de choisir pour combattre les Madianites ceux de ses soldats qui, pour apaiser leur soif, puiseraient de l'eau dans le creux de la main, et de bannir de l'armée ceux qui se mettraient à genoux pour boire plus avidement (*Jud. VII, 5*). Ce n'est pas sans dessein que le Seigneur avait donné cet ordre à son serviteur, et ce fait renferme un sens figuré qu'il est facile d'expliquer. Qui ne voit que ceux qui boivent l'eau dans le creux de la main, désignent les hommes qui usent des biens de ce monde, non pour le plaisir, mais pour le besoin, et « sont contents pourvu qu'ils aient de quoi s'alimenter et se couvrir » (*I Tim. VI, 8*); tandis que ceux qui s'étendent sur la terre, afin de boire plus commodément, représentent les hommes qui se plongent corps et âme et mettent toutes leurs espérances, toutes leurs pensées et tous leurs soins dans les choses vaines et périssables de ce monde? Ces hommes semblent avoir renoncé au ciel, et ils embrassent la terre avec tant d'ardeur, que s'il leur était accordé d'y rester toujours et d'être privés de la vue de Dieu pour toute l'éternité, ils croiraient avoir obtenu le plus grand de tous les bienfaits. Ô âmes courbées vers la matière, ô cœurs aveugles et profondément oublieux de leur dignité et de leur noble condition! Loin de nous, mes frères, des sentiments



aussi misérables. Proposons-nous d'imiter la sagesse et la tempérance de ceux qui n'ayant usé qu'avec modération, ou s'étant abstenus entièrement des choses d'ici-bas, ont reçu du Seigneur en échange des biens de la terre les biens du ciel, en échange des plaisirs passagers et misérables de cette courte vie un bonheur infini dans sa nature comme dans sa durée. Daigne nous accorder la même récompense le Seigneur Jésus à qui appartient l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



2015